

Les impertinences du camarade Charlot

André Lavoie

Volume 21, Number 2, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, A. (2003). Les impertinences du camarade Charlot. *Ciné-Bulles*, 21(2), 4-7.

Les impertinences du camarade Charlot

PAR ANDRÉ LAVOIE

Pour tous les astrologues patentés et les Jojo Savard davantage fascinées par les stars que les étoiles, la coïncidence a des allures de symbole prémonitoire, de vision prophétique. L'un est né en Angleterre, l'autre en Autriche, et leur visage suffit à lui seul à résumer les splendeurs et misères du XX^e siècle, équilibre parfait entre la folie créatrice... et la folie meurtrière. Charles Chaplin et Adolf Hitler sont tous les deux nés en 1889, à quatre jours d'intervalle: Chaplin le 16 avril (attention: aucun document officiel ne l'atteste) et Hitler le 20. Les fées qui se sont penchées sur leur berceau furent passablement généreuses en imagination fertile tout comme en tempérament charismatique sachant séduire les foules.

Ce détail historique, en soi plutôt anodin, permet les plus curieux rapprochements entre deux hommes si différents mais semblables dans leur farouche détermination d'arriver à leurs fins. Ils ont marqué un siècle fou, fou de révolutions technologiques, dont l'industrialisation du cinéma, et de bouleversements géopolitiques causés par le carnage planétaire de la Seconde Guerre mondiale. Loin de nous l'idée d'affirmer qu'ils étaient faits pour s'entendre, mais leur rencontre, par personnages interposés, devenait inévitable. Chaplin va forcer la main au destin et orchestrer, avec **le Dictateur**, une rencontre au sommet, évitant même à Hitler d'avoir à subir le chaud soleil de la Californie, heureusement bien loin de l'Allemagne nazie.

Une légende — autour du Führer, elles sont aussi nombreuses que difficiles à croire — veut que Hitler ait volontairement adopté la petite moustache pour ressembler au charmant vagabond Charlot, personnage jouissant d'une popularité sans précédent aux quatre coins du monde dès les années 1920. Et pas mal plus drôle que lui. La créature naïve, burlesque et agile inventée par Charles Chaplin fait craquer des millions de spectateurs, rigolant d'abord de ses malheurs dans des dizaines de courts métrages tournés à la va-vite et, à partir du **Kid** (1921), touchés par cette sensiblerie mélodramatique qui ne le quittera plus.

Dans les années 1930, Charles Chaplin n'est pas seulement qu'une star de cinéma, mais aussi un réalisateur méticuleux et tyrannique, un producteur avisé¹ et l'éternel Anglais égaré à Hollywood, refusant d'adopter la citoyenneté américaine. Il semble disparu dans le brouillard anglais le

petit garçon des quartiers pauvres du Londres de la révolution industrielle, ballotté de maison en maison, de théâtre en théâtre, forcé de prendre soin d'une mère à la santé mentale fragile et voyant un père alcoolique se décomposer sous ses yeux. Malgré son immense richesse — ou peut-être à cause d'elle... — Chaplin n'oubliera jamais son enfance miséreuse, copie conforme d'un roman de Charles Dickens. D'où sa dévotion quelque peu servile pour les grands de ce monde, la moindre tête couronnée et les artistes de renom, surtout s'ils se nomment Jean Cocteau, Pablo Picasso ou Serge Diaghilev.

Si Chaplin règne en maître sur tous les écrans du monde, sa domination pourrait tout à coup être fragilisée par l'arrivée du son. Il constate que bon nombre d'artisans (et pas seulement des actrices à la voix de crécelle comme l'illustre si brillamment **Singin' in the Rain** de Stanley Donen et Gene Kelly), dont plusieurs cinéastes forcés de se taire pendant les prises, ne peuvent s'adapter à ce changement technique majeur. Chaplin lui-même semble effrayé par ce bouleversement, constatant, avec raison, que le cinéma avait atteint une grande maturité visuelle qui régresserait forcément sous l'emprise des dialogues et des sons.

Il concevait mal que le plus célèbre vagabond du monde puisse parler à ceux qu'il embête et à celles qu'il veut séduire. L'un des seuls à résister à cette révolution sonore, Chaplin réalise à cette époque ces deux derniers grands films muets, **les Lumières de la ville** (1931) et surtout **les Temps modernes** (1936), une critique de l'esclavagisme capitaliste qui suscite autant l'enthousiasme général que la méfiance du FBI et des politiciens conservateurs. Ils croyaient déceler derrière cette satire survoltée un hommage aux vertus égalitaristes du communisme. Alors que tous pariaient sur un éventuel échec de Chaplin à rester cantonné au muet, il obtient deux grands triomphes, grâce en partie à la figure rassurante de Charlot.

Chaplin n'est pas qu'un créateur de génie, c'est aussi un *businessman* qui constate qu'il ne peut demeurer en marge

1. Avec la collaboration de son grand ami l'acteur Douglas Fairbanks et de l'actrice Mary Pickford, l'épouse de Fairbanks, il fonde en 1919 la compagnie de production les Artistes Associés, lui permettant ainsi une plus grande autonomie artistique et un meilleur contrôle sur les profits (astronomiques) engendrés par ses films.

Le Dictateur de Charles Chaplin

de l'évolution du cinéma; la nostalgie ne le mènerait qu'à la ruine et, pire encore, à l'oubli. De plus, même si l'homme s'est toujours défendu d'être communiste («Je suis un fauteur de paix», déclara-t-il en 1949), il clamait haut et fort, à travers ses films mais aussi dans ses déclarations publiques², une sympathie manifeste pour les damnés de la terre, les exclus et l'injustice sous toutes ses formes. Même si la Dépression le touche peu, il ne reste pas insensible à la misère qui s'abat sur son large public et, en bon Européen exilé aux États-Unis, il s'intéresse au plus haut point à la situation qui existe sur le Vieux Continent, tout particulièrement en Espagne pendant la Guerre civile, de même qu'en Allemagne.

Le sujet du **Dictateur** lui est bien sûr inspiré par la montée du nazisme et ses inquiétudes, tristement justifiées, à l'égard des ambitions de Hitler. Chaplin le considérait à la fois comme «one of the greatest actor I've ever seen³» mais aussi comme «une mauvaise imitation de moi, avec sa ridicule moustache, ses cheveux mal coiffés qui pendaient en mèches dégoûtantes, sa petite bouche mince. [...] Le salut hitlérien, avec la main renversée sur l'épaule, la paume vers le ciel, me donna l'envie de poser dessus un plateau de vaisselle sale⁴». Son jugement, et plus tard sa caricature, se basait sur l'étude minutieuse des bandes d'actualités captées lors de nombreux discours de Hitler et de l'œuvre artistico-propagandiste de Leni Riefenstahl, dont le célèbre **Triomphe de la volonté** (1937). Le cinéaste constatait l'emprise énorme qu'il exerçait sur les foules, sa grandiloquence, et le caractère profondément raciste, démagogique, voire démoniaque de ses desseins pour forger une nouvelle Allemagne.

Très vite s'installe l'idée du parallèle Charlot-Hitler, qui n'était pas en soi une idée tout à fait nouvelle, reprise notamment par de nombreux caricaturistes. Cette double performance lui permettait aussi d'appivoiser à pas feutrés les subtilités de l'enregistrement du son, surtout pour un cinéaste ayant déclaré au moment du tournage des **Lumières de la ville** que «le dialogue est aussi nécessaire aux films que la parole aux symphonies de Beethoven»⁵. Incapable de se résigner à l'idée de faire parler Charlot, transformé ici en barbier juif, la tâche incombera surtout au dictateur Hynkel, son bourreau, aussi interprété par Chaplin. Et pour causer, il cause! La plupart des échanges avec les subalternes de Hynkel se feront dans un curieux anglais, mais ses discours sont littéralement hurlés dans une langue mélangeant bruits, borborygmes, grognements, anglais, allemand et... yiddish.



Une scène célèbre...

Non seulement il a à franchir le mur du son, mais Chaplin doit aussi porter le poids d'une production passablement coûteuse, nécessitant de nombreux figurants, des décors majestueux et plusieurs scènes en extérieur. Habitué à élaborer ses films en cours de tournage, le voilà obligé de s'astreindre à un sérieux travail de scénarisation et de préproduction, sans compter la rédaction du célèbre discours final, étalée de novembre 1939 à juin 1940, soit pendant une bonne partie de la production du **Dictateur**, en tout 168 jours.

Même si ce nouveau film était affublé d'un titre secret et ambigu, Code 6, pour ne pas attirer une curiosité

«En 1937, Alexander Korda m'avait conseillé de faire un film sur Hitler partant d'une erreur d'identité, puisque Hitler avait la même moustache que Charlot: je pourrais jouer les deux rôles, disait-il. Je n'y pensais guère sur le moment mais maintenant c'était un sujet d'actualité, et je cherchais désespérément une nouvelle idée de film. L'inspiration brusquement me vint. Bien sûr! Dans le rôle de Hitler, je pourrais haranguer les foules dans un jargon de mon invention et parler à ma guise. Et dans le rôle de Charlot, je pourrais demeurer plus ou moins silencieux. Un scénario sur Hitler se prêtait au burlesque et à la pantomime. Je revins donc en hâte et plein d'enthousiasme à Hollywood, et je me mis à écrire un script. Cela me prit deux ans.» (CHAPLIN, Charles. **Histoire de ma vie**, Paris, Éditions Robert Laffont, 1964, p. 388-389)

2. Dans un célèbre discours à San Francisco en 1942 pour réclamer une aide à l'Union soviétique envahie par les nazis, il débute par un «Camarades!» qui ne fera qu'accroître la méfiance déjà grande des autorités américaines à son égard.
3. ROBINSON, David. **Chaplin: His Life and Art**, New York, McGraw-Hill, 1985, p. 493.
4. CHAPLIN, Charles. **Histoire de ma vie**, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, Collection «Vécu», p. 318-319.
5. LACAVALÉRIE, Xavier. «L'Oreille du patron», **Télérama Hors-Série: Charlot/Chaplin du rire aux larmes**, 16 octobre 2002, p. 43.



Paulette Goddard et Charles Chaplin

malveillante, la nouvelle voulant que Chaplin ridiculise la figure de Hitler et dénonce sa mégalomanie, son anti-sémitisme et ses pulsions guerrières n'a pas tardé à circuler à Hollywood, à Washington et bien sûr en Allemagne. Même le gouvernement britannique s'inquiète de l'impertinence de Chaplin, ne voyant pas comment, dans le contexte de la guerre qui fait rage, **le Dictateur** pourrait y être présenté. Les nazis ne tardent pas à mettre en marche leur machine à rumeurs et à diffamations, l'accusant de se «livrer à de la propagande communiste en col blanc sur un mode sentimental et cynique»⁶, le surnommant Tonstein, convaincus qu'il était Juif. Même la compagnie de production de Chaplin, les Artistes Associés, croit qu'elle court à l'échec commercial tant le sujet apparaît aussi explosif que rebutant: les Américains n'ont pas encore été bombardés par les Japonais à Pearl Harbor et le peuple est réfractaire, pour ne pas dire carrément hostile, à l'idée de s'engager dans cette guerre.

Outre la direction d'un plateau de tournage coûteux et complexe ainsi que la gestion de cette tempête politique, les malheurs personnels s'accumulent sur la tête de Chaplin. Son mariage avec l'actrice Paulette Goddard, sa partenaire dans **les Temps modernes** et cette fois dans **le Dictateur**, tire à sa fin. Un procès est intenté contre lui alors qu'on l'accuse de plagiat pour **les Temps modernes**. De plus, celui qu'il considérait comme l'un de ses plus grands amis et associés, l'acteur Douglas Fairbanks, meurt le 12 décembre 1939.

Contre vents et marées, Chaplin livre au public new-yorkais, le 15 octobre 1940, son film le plus ambitieux,

doublé de visions prémonitoires sur la machine destructrice des nazis, et tout particulièrement sur la réalité des camps de concentration. Après une première scène burlesque à souhait sur un champ de bataille de la Première Guerre mondiale où le petit barbier fait déjà des siennes, on nous transporte, 20 ans plus tard, dans la chancellerie du dictateur Hynkel et le ghetto où sont confinés les Juifs de Tomainie, un pays «quelque part en Europe». De retour d'un long séjour à l'hôpital pour cause d'amnésie, le barbier découvre que la Tomainie a bien changé, ce qui ne l'empêche pas de séduire, maladroitement, sa voisine Hannah (Paulette Goddard). Alors que les persécutions contre les Juifs reprennent de plus belle après une courte accalmie, le voilà fait prisonnier avec Schultz (Reginald Gardiner), un traître du régime que le barbier a sauvé lors de la Première Guerre mondiale. Pendant que Hynkel reçoit son homologue de Bactérie, Napaloni, une version à peine moins vulgaire de Benito Mussolini, les deux dissidents s'échappent. La ressemblance frappante du barbier avec le dictateur va sauver le premier et précipiter la chute du second: le dictateur se voit capturé comme un vulgaire fugitif et le timide barbier, que tous croient être Hynkel, se découvre des talents de brillant orateur devant une nuée de soldats. Son discours aurait très bien pu débiter par: «I had a dream...»

La puissance révolutionnaire de ce célèbre discours, dont les échos et les effets se sont fait sentir bien au-delà de la première sortie du film⁷, ne relevait pas du pur hasard.

7. Le président Franklin Roosevelt s'en serait fortement inspiré quelques années plus tard pour fouetter le moral du peuple américain. Chaplin a aussi été invité à le redire à quelques occasions, notamment, en direct à la radio devant un public où quelques sympathisants nazis s'étaient infiltrés et toussaient en guise de protestations...

6. DELAGE, Christian. «Heil Hynkel!», *Télérama Hors-Série: Charlot/Chaplin du rire aux larmes*, 16 octobre 2002, p. 51.

Le Dictateur de Charles Chaplin



Hynkel-Hitler et Napaloni-Mussolini

Chaplin s'est servi de sa notoriété, de son influence et de ses assises financières pour «passer un message», faisant fi de toute logique narrative: un barbier peu bavard et sans instruction peut-il être aussi éloquent?, un Juif citant un passage de l'Évangile selon saint Luc, n'est-ce pas quelque peu incongru? La finale du **Dictateur** bascule dans l'urgence de la brûlante actualité de l'époque, la caméra de Chaplin demeurant fixée sur lui-même, ou sur le visage de plus en plus radieux de Paulette Goddard, symbole même de l'espoir de la venue de jours meilleurs.

Dans son autobiographie, **Histoire de ma vie**, Charles Chaplin confesse que, s'il avait été au fait des atrocités pratiquées dans les camps de concentration, il n'aurait jamais osé traiter un tel sujet. Soixante ans plus tard, sa vision apparaît bien candide (le barbier lit bien tranquillement sur son lit de fortune une lettre d'Hannah, réfugiée dans un pays voisin, l'Osterlich...), mais il avait tout de même su circonscrire la bêtise profonde et les visées démesurées de ceux qui allaient faire du XX^e siècle la parenthèse la plus barbare et meurtrière de l'histoire de l'humanité.

Extrait du célèbre discours final du **Dictateur**:

«Soldats! Ne luttiez pas pour l'asservissement! Luttiez pour la liberté! Dans le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Luc, il est écrit que le royaume de Dieu est au milieu de vous... non pas au cœur d'un seul homme ou d'un groupe d'hommes, mais en tous les hommes. En vous! Vous, le peuple, avez le pouvoir... le pouvoir de créer des machines. Le pouvoir de créer le bonheur! Vous, le peuple, avez le pouvoir de rendre la vie libre et belle, de faire de cette vie une merveilleuse aventure. Au nom de la démocratie, usons de ce pouvoir, unissons-nous. Luttons pour créer un monde neuf, un monde qui accordera à tous les hommes la possibilité de travailler, qui donnera un avenir à la jeunesse et la sécurité à la vieillesse [...]. Luttons maintenant pour libérer le monde, pour abattre les barrières entre les nations, pour en finir avec la cupidité, la haine et l'intolérance. Luttons pour un monde bâti sur la raison, un monde où la science et les progrès conduiront au bonheur universel. Soldats, au nom de la démocratie, unissons-nous.»

Le Dictateur, brûlot politique, n'en demeure pas moins chargé d'humour et de poésie, où les scènes de délire succèdent aux morceaux d'anthologie: l'étourdissante balade en avion, les chorégraphies du barbier dans son salon, et surtout l'hypnotisant ballet de Hynkel avec un immense globe terrestre. Sachant pertinemment que cette scène serait un temps fort du film, Chaplin, d'habitude expéditif, la tourne en quatre jours, trois en décembre 1939 et une autre journée en janvier 1940.

Retrouver sur grand écran **le Dictateur** à l'aube de ce nouveau siècle agité s'avère une véritable source de réjouissances puisque trop souvent la diffusion des films de Chaplin pose de sérieux problèmes quant aux droits jalousement protégés par les héritiers, mais aussi un objet d'inquiétude. La brûlante actualité du film devrait nous faire honte alors que la fin de la Seconde Guerre mondiale avait fait retentir un «Plus jamais!» que tous semblent avoir oublié depuis longtemps. Chaplin «le fauteur de paix», la mauvaise conscience des Américains préoccupés à protéger jalousement leur petit confort, vient de nouveau nous rappeler à l'ordre. Si un modeste barbier peut faire toute la différence, pourquoi pas nous? ■

Le Dictateur

35 mm / coul. / 125 min / 1940 / fict. / États-Unis

Réal., scén. et mus.: Charles Chaplin
Image: Roland Totheroh et Karl Struss
Mont.: Willard Nico
Prod.: Charles Chaplin - United Artists
Dist.: K. Films Amérique
Int.: Charles Chaplin, Paulette Goddard, Jack Oakie, Henry Daniell, Reginald Gardiner, Billy Gilbert